

Piotr Sadkowski, Nicolaus Copernicus University in Toruń, Poland

DOI:10.17951/lsmll.2023.47.4.51-60

Les camps d'une Grande Guerre oubliée : la littérature périphérique contre la mémoire empêchée au Québec

Camps of a Certain, Forgotten Great War:
Peripheral Literature Against Blocked Memory in Quebec

RÉSUMÉ

L'article examine la transgression du stéréotype des victimes dans *Spirit Lake, 1915-1917* de Gilles Massicotte, *Les Amants maudits de Spirit Lake* de Claire Bergeron, *Spirit Lake* de Sylvie Brien et *Prisonniers de la grande forêt* de Marsha Skrypuch, ouvrages dévoilant un épisode embarrassant pour la mémoire collective : l'existence de camps d'internement au Québec, destinés aux immigrants, principalement d'origine ukrainienne, traités comme des ennemis en raison de leur origine des territoires austro-hongrois pendant la Grande Guerre.

MOTS-CLÉS

Québec, Grande Guerre, camps d'internement/concentration, victimes, mémoire empêchée

ABSTRACT

The aim of this article is to examine attempts to transgress the stereotypical view of victims based on *Spirit Lake, 1915-1917* by Gilles Massicotte, *Les Amants maudits de Spirit Lake* by Claire Bergeron, *Spirit Lake* by Sylvie Brien and *Prisoners in the Promised Land* by Marsha Skrypuch. All of them focus on an embarrassing episode for the collective memory: the existence of internment camps in Quebec during the First World War, which were intended for immigrants, mostly of Ukrainian origin, who were treated as enemies because of their origin from the territories of the Austro-Hungarian Empire.

KEYWORDS

Quebec, Great War, internment/concentration camps, victims, blocked memory

1. Introduction

Contrairement à la situation observée en France ou au Canada anglais, la Grande Guerre occupe une place marginale dans la mémoire collective au Québec (Branach-Kallas, 2014 ; Branach-Kallas & Sadkowski, 2018a ; Branach-Kallas & Sadkowski, 2018b ; Cambron, 2012). L'éloignement de la province du théâtre

Piotr Sadkowski, Katedra Literaturoznawcza Filologii Romańskiej, Instytut Literaturoznawstwa, Uniwersytet Mikołaja Kopernika w Toruniu, ul. Fosa Staromiejska 3, 87-100 Toruń, Piotr.Sadkowski@umk.pl, <https://orcid.org/0000-0002-2469-8912>

des hostilités constitue une des raisons de la faible présence dans sa littérature des traces de la catastrophe dont le spectre continue ailleurs à hanter la culture occidentale (Theeten, 2015 ; Viart, 2005, pp. 127–130). De surcroît, la condition postcoloniale cause une autoreprésentation des Francophones comme un peuple pacifiste, opprimé par la Grande-Bretagne et le pouvoir fédéral (Bégin, 2012, pp. 10–11 ; Biron & Parenteau, 2012, p. 9). Si certains auteurs s'intéressent à la Grande Guerre, c'est le plus souvent dans le contexte de la crise de la conscription de 1917–1918¹ victimisant la population canadienne-française (Sadkowski, 2017).

Cependant une telle image d'une Grande Guerre québécoise incite à mettre en cause les clichés, comme en témoignent les études du volume *Le Québec dans la Grande Guerre. Engagements, refus, héritages* (Courtois & Veysièrre, 2015). Pourtant on trouve rarement des contributions portant sur un épisode périphérique au prisme de la *grande* Histoire mais révélateur dans sa dimension morale : l'existence des camps d'internement au Canada. D'après J. H. Thompson, les mesures appliquées par le gouvernement afin d'y isoler les immigrants non naturalisés – pour la plupart des Ukrainiens, appelés « Autrichiens » parce que venus de territoires austro-hongrois – relèvent de l'ambiance du nativisme responsable des attitudes ennemies à l'égard des étrangers (Thompson, 1991, p. 3). Selon Michel Dubé il s'agit des faits que la mémoire collective ignore ou efface, en refoulant « la culpabilité » (Dubé, 2015, p. 14) face aux victimes « secondaires », « figurants de la petite histoire », environ 8500 immigrants qui ont subi des « dommages collatéraux » (p. 13) au Canada. Le fonctionnement des camps, dont le plus grand, Spirit Lake, se trouvait au Québec, en Abitibi, longtemps occulté dans le discours politique et historique a été officiellement reconnu par le gouvernement canadien en 2005. Comme le note Mateusz Świetlicki, la perlaboration de ce trauma est difficile du fait que son histoire a été redécouverte après la disparition de la plupart des témoins. Les archives étant détruites, le travail de mémoire ne peut s'effectuer qu'à partir des narrations postmémorielles fragmentaires (Świetlicki, 2023, p. 75). Isabelle Kirouac-Massicotte (2013) souligne que les textes sur Spirit Lake « sont relativement récents ; même si des discours plus anciens existent, ils sont réduits à de très brefs articles ou à de simples mentions » (p. 164).

Tandis que les sources accessibles au large public désignent les établissements en question comme *camps d'internement* (McIntosh, 2018 ; Roy, 2020), les auteurs québécois des textes que nous examinons dans le présent article n'hésitent pas à employer le terme de *camps de concentration* ayant une très forte connotation historique et éthique (se rapportant depuis la publication en 1946 de *L'univers concentrationnaire* de David Rousset à la Seconde Guerre mondiale). Annette

¹ La résistance des Francophones contre la Loi du service militaire votée en juillet 1917 provoque une intervention violente de l'armée qui tire sur les participants des émeutes, le 1 avril à Québec, faisant quatre morts (Richard, 2015, p. 115).

Wieviorka signalant une première occurrence de ce terme en anglais en 1901 et en français en 1906, précise : « Dès lors, le camp de concentration ne quitte plus la scène mondiale. [...] des camps de concentration anglais de la guerre des Boers aux camps de réfugiés de l'Asie du Sud-Est, en passant par ceux de la Grande Guerre » (1997, p. 4).

L'étude proposée dans notre article des ouvrages littéraires ayant pour cadre commun le camp de Spirit Lake nous mènera à interroger les enjeux des références à l'imaginaire *concentrationnaire* dans la représentation de l'épisode périphérique de la Grande Guerre : le sort des civils traités comme *éléments indésirables* au pays qui peu de temps auparavant réclamait leur venue.

2. Des romans (trans)historiques

Le seul camp destiné à interner des familles, établi près d'Amos, au cœur de la forêt abitibienne, doit son nom de Spirit Lake au Lac de l'Esprit situé dans sa proximité. Outre l'isolation des « prisonniers de guerre », le camp servait à assurer le défrichement des terres en vue de la construction d'une ferme expérimentale. Il apportait aussi des profits au commerce de la région. Ces aspects de l'exploitation des détenus constituent une des caractéristiques du monde « concentrationnaire » dans *Spirit Lake, 1915–1917* de Gilles Massicotte dont la première version, *Liberté défendue. L'Abitibi concentrationnaire* a remporté en 1998 le Prix littéraire de l'Abitibi-Témiscamingue². L'édition revue et augmentée de 2015, portant le sous-titre générique « Roman historique » est dotée d'un matériel documentaire qui renforce le projet du travail de mémoire autour de l'« inconscient collectif » (Dubé, 2015, p. 14). La dédicace « Aux Ukrainiens, aux Canadiens et aux Québécois pour que le souvenir demeure » (Massicotte, 2015, p. 7) dans laquelle résonne l'écho à la devise québécoise « Je me souviens » s'attaque au nombrilisme de la mémoire collective. Le prologue inscrit les sources de la décision sur l'établissement des camps dans une double perspective : la situation du Canada au début du XX^e siècle et les commencements de la Grande Guerre en Europe. Par la démonstration de l'interdépendance des deux contextes l'auteur invite les lecteurs à repenser l'histoire en adoptant un point de vue global qui met en cause les stéréotypes victimaires.

La représentation romancée du camp s'appuie sur le récit du quotidien des prisonniers et des militaires, des personnages fictifs et des figures historiques. Massicotte sauve ainsi de l'anonymat les victimes enterrées à Spirit Lake. D'un autre côté, l'évocation du major général Otter, responsable de l'administration des camps canadiens sert à démontrer une dimension transhistorique des violences systémiques interprétées comme l'origine des drames racontés dans le roman.

² Les informations puisées dans la note d'éditeur sur la quatrième de couverture de *Spirit Lake, 1915–1917*.

Massicotte souligne que « [c]e vieil officier ontarien sorti de sa retraite est surtout connu pour sa participation à la guerre contre les Métis de Louis Riel en 1885 » (p. 20 et 199). D'autres procédés servent à faire voir Spirit Lake comme une préfiguration du totalitarisme. Dans ce sens l'accent mis sur le caractère « concentrationnaire » du lieu prend toute son ampleur. La première scène du roman – l'arrivée du train avec des prisonniers de guerre affectés au travail forcé dans « la future ferme expérimentale » (p. 24) – provoque un télescopage de références temporelles. L'association entre le convoi des détenus amenés en Abitibi et les transports vers les camps de concentration de la Seconde guerre mondiale³ s'affermi dans la suite du récit ayant pour cadre des « baraques » (p. 24), « une clôture de fer barbelé » (p. 43), formant l'espace destiné aux gens apeurés, passibles de sanctions cruelles pour « tout crime, méfait ou insubordination » (p. 28), placés « sous la surveillance de gardes armés » (p. 28), mal nourris, épuisés par le travail forcé contraire à la convention de La Haye (p. 174), le mauvais traitement, la déshumanisation et les maladies qui emportent aussi des enfants.

Le roman rompt certes avec l'image doloriste de la guerre réduite aux épreuves de la population francophone. Néanmoins l'écriture engagée de Massicotte désigne surtout les Anglophones – le gouvernement fédéral et l'armée – en tant que responsables des violences subies par les prisonniers. Une autre vision éthique de ce trauma surgit du roman sentimental de Claire Bergeron, *Les Amants maudits de Spirit Lake*. Les mesures appliquées contre les ressortissants y sont également interprétées comme une réponse des dirigeants politiques à la xénophobie ambiante. Celle-ci semble motivée autant par des stéréotypes à l'égard des étrangers que par la psychose collective que causent les nouvelles du front. Bergeron dénonce aussi l'aspect économique du camp apportant des profits aux commerçants et producteurs abitibiens. Cependant l'auteure tout en reconnaissant sa dette envers Gilles Massicotte et Isabelle Kirouac-Massicotte (Bergeron, 2019, p. 449)⁴, propose une interprétation moins politisée de l'histoire et se penche sur des aspects psychologiques expliquant l'hostilité d'une partie de la population francophone envers les immigrés.

Le roman raconte le destin d'une jeune violoniste ukrainienne, Alyona Loveneck émigrée au Québec pour fuir la guerre. Après avoir été témoin à Montréal des premiers actes xénophobes, elle se trouve, avec son frère Vitaly âgé de dix ans, parmi les détenus de Spirit Lake que l'auteure qualifie d'« un véritable camp de concentration » (Bergeron, 2019, p. 7). Les péripéties de sa relation amoureuse avec Alexandre Lavallière, fils d'une famille de commerçants d'Amos permet

³ Sur d'autres interprétations symboliques du motif du chemin de fer voir Kerouac-Massicotte (2013, pp. 170–172).

⁴ Le roman est originalement publié au Québec en 2016. Dans le présent article je me réfère à sa deuxième édition, en France, en 2019.

d'illustrer, sans simplifications manichéennes, diverses attitudes morales parmi les immigrés, les fonctionnaires du camp et la population québécoise. Plus que l'ouvrage de Massicotte, le roman de Bergeron attire l'attention sur le sort des femmes et enfants internés. La scène de la mort de Vitaly, victime de la tuberculose mal soignée, accompagné au moment de l'agonie par un soldat canadien-français, condense le problème de « l'absurdité du destin » et de « la cruauté du genre humain qui fomenté les guerres et tue des enfants » (Bergeron, 2019, p. 347).

Dans le roman de Bergeron la dimension transhistorique du phénomène de la violence entérinée par des systèmes étatiques se manifeste par l'évocation de l'oppression des Premières Nations. Le camp se trouve sur leurs territoires spoliés par les colonisateurs et, comme l'exprime une amie amérindienne d'Alyona : « [...] les Blancs nous ont relégués dans des réserves et ils préfèrent que nous n'en sortions pas. Le sort de ces Ukrainiens, de ces Turcs ou de ces Allemands nous est familier » (Bergeron, 2019, p. 364). L'aide que la prisonnière reçoit de la part des Amérindiens illustre certes cette communauté de destin des deux groupes de victimes mais sa signification éthique dépasse le contexte canadien. La dédicace s'ouvre à tous « ces peuples en marche, à ces ombres sans nom à la recherche d'une terre d'accueil » (p. 9) et les mots de Nelson Mandela sur la liberté en tant que valeur suprême de l'humanité cités en exergue du livre signalent son caractère transnational (p. 11).

En 1977, l'héroïne âgée de quatre-vingts ans arrive à l'ancien emplacement de Spirit Lake pour offrir un concert. Elle est accompagnée par son fils et sa petite-fille qui dans ces circonstances entendront pour la première fois le récit de son trauma. Le pouvoir cathartique de la prestation artistique, qui a lieu un jour de Pâques, promet le passage à une nouvelle vie, pour Alyona, pour ses descendants et pour la population québécoise représentée plus particulièrement par un ancien soldat, témoin de la mort de Vitaly soixante ans auparavant, dont les « souvenirs étaient embrumés par la terrible honte qu'il continuait à nourrir du fait d'avoir participé à l'écriture de l'une des pages les plus sombres de l'histoire canadienne, au début de la Grande Guerre » (p. 431). Leur visite sur les vestiges du camp et à la tombe de Vitaly ouvre le processus de la « juste mémoire », dans le double sens de ce concept. Il s'agit de rendre justice à la mémoire des victimes dont l'histoire, comme l'exprime le fils d'Alyona en évoquant avec une note d'ironie la devise nationale du Québec, « a disparu dans l'amnésie collective d'un peuple qui tâchait d'oublier » (p. 440). En même temps la réconciliation avec « les fantômes » (p. 432) promet la fin du conflit entre le « trop de mémoire » et le « trop d'oubli » (Ricœur, 2000, p. 1).

3. Des perspectives enfantines

Le motif de la transmission de la mémoire mis en scène à la fin du récit est commun pour l'ouvrage de Claire Bergeron et *Spirit Lake* de Sylvie Brien, un roman

pour la jeunesse. Les expériences du camp, le seul « à être considéré comme un véritable camp de concentration » (Brien, 2008, p. 237) y sont narrées par Peter Gaganovitch, un Ukrainien de quatorze ans, déporté brutalement à Spirit Lake en 1915. Le récit onirique révèle à la fin que l'histoire est reconstruite par le héros quatre-vingt-six après son évasion du lieu qualifié comme un « no man's land » (p. 63), « la clôture de fils barbelés » (p. 66), pire « que la Sibérie » (p. 67), un « camp de concentration » où on emprisonne des enfants (p. 87), ou encore « l'autre Kolkhoz » (p. 129). Le jour de son centième anniversaire, à l'initiative de son arrière-petit-fils, Peter retourne en Abitibi où il découvre un paysage sans « aucun vestige du camp de concentration », ce qui s'harmonise au « tourbillon d'amnésie collective des hommes » (p. 232). Ayant retrouvé son cahier noir, enfoui sous la terre par une amie amérindienne, dans lequel il notait ses impressions du séjour au camp, il constate que le texte y est presque complètement effacé. Aux yeux du héros la voie ferrée apparaît alors comme la seule trace matérielle du camp. Cette image associée à ses rêveries de fuite renvoie à l'épisode fantasmagorique du voyage en draine entre Amos et Spirit Lake. Le garçon fasciné par les légendes amérindiennes sur le chemin magique près du Lac de l'Esprit permettant de percer « une fissure dans le temps, près des barbelés » (p. 192), a la vision d'un « train fantôme » (p. 198) qui faillit l'écraser. Il croit apercevoir à la fenêtre un vieillard dans lequel, à la fin du récit, il reconnaît sa propre figure. L'illusion traduisant l'état mental du personnage au bord de la folie opère un renversement de la symbolique spectrale car le train fantôme ne venait pas du passé mais « semblait sortir tout droit du futur » (p. 200). Le récit crée ainsi l'effet de télescopage des plans sur lesquels se déroule non seulement le destin du héros rescapé de Spirit Lake. L'image de la « machine infernale » (p. 200) traversant « le tunnel du passé-futur » (p. 211) apparaît comme une allégorie des liens qui se tissent entre des horreurs de l'Histoire mondiale.

L'imitation de la perspective enfantine met en valeur certes la visée didactique du roman. Cependant son ambiance fantasmagorique, avec des notes d'humour noir, fragilise toute tentative de l'entendement du phénomène concentrationnaire. L'adoption du point de vue d'un enfant afin d'accomplir le devoir de mémoire caractérise aussi l'écriture de Marsha Forchuk Skrypuch, une romancière canadienne anglophone. En tant que petite-fille d'un Ukrainien emprisonné pendant la Grande Guerre au camp de Jasper, en Alberta (Skrypuch, 2008, p. 239), elle cherche par ses récits postmémoriels⁵ à rétablir l'histoire des camps en prenant appui sur les expériences du grand-père connues à travers le récit fragmentaire du père, tout en étant consciente des difficultés de la narrativisation du trauma (p. 243). Dans *Prisonniers de la grand forêt. Anya Soloniuk, fille d'immigrants*

⁵ Sur l'œuvre de Skrypuch et sur les textes d'autres auteurs anglophones thématissant la (post) mémoire ukrainienne des camps voir Świetlicki (2023, pp. 72–104).

*ukrainiens. Spirit Lake, Québec, 1914*⁶ derrière la tonalité accusatoire, moins prononcée que dans les romans québécois, des propos de l'enfant impuissant face à l'absurdité de la guerre surgit une note didactique pour trouver une explication rationnelle de l'Histoire.

L'héroïne, Anya Soloniuk, une fille de quatorze ans, note dans le journal les expériences de sa famille : les préparatifs à l'émigration du village natal en Galicie au printemps de 1914, le voyage au Canada, le séjour à Montréal et l'exil à Spirit Lake. Comme chez Bergeron, on observe une corrélation entre l'hostilité populaire et les mesures établies par le gouvernement envers les immigrés. Cependant le problème des violences éprouvées par la famille d'Anya est présenté dans un contexte plus large qui démontre aux lecteurs que les attitudes xénophobes s'expliquent partiellement par certains agissements des autorités ukrainiennes, comme dans le cas de la lettre de l'évêque grec-catholique au Canada encourageant ses compatriotes à rejoindre l'armée autrichienne (Skrypuch, 2008, pp. 91–93). Il est aussi révélateur que ni dans le journal d'Anya ni dans les paratextes auctoriaux l'expression « camp de concentration » n'apparaît jamais. Spirit Lake est appelé « camp d'internement » et la narratrice constate : « Même si 'internement' signifie 'emprisonnement', je préfère me trouver avec Tato en prison que sans lui, ici » (p. 128). L'emploi du mot « dortoirs » (p. 148) au lieu de « baraques » produit aussi un effet atténuant. Néanmoins les descriptions de Spirit Lake ne manquent pas de s'associer à l'univers concentrationnaire. Anya est effrayée en voyant « des soldats, avec des chiens de garde et des fusils » regardant les nouveaux prisonniers « d'un air sévère », « des bâtiments entourés de hautes clôtures en barbelés, avec des postes de garde aux quatre coins » (p. 131). Elle notera dans son journal les violences, la mort des enfants atteints de tuberculose et, comme le fait également le narrateur du roman de Massicotte, elle évoquera le destin d'Ivan Gregoreszczuk (un personnage réel) abattu par un fermier pendant la tentative de l'évasion.

Le motif de la communauté du destin des Amérindiens et des prisonniers, pareillement au roman de Bergeron, invite les lecteurs du journal à un double devoir de mémoire : envers les victimes oubliées de la Grande Guerre et envers les Premières Nations dépossédées de leur liberté (p. 158).

Le dessein réconciliateur de l'écriture de Skrypuch devient plus net dans l'épilogue qui raconte le départ de la famille du camp suivi par l'intégration réussie dans la société canadienne. La fin de *Prisonniers de la grande forêt* explicite le thème de la transmission de la mémoire. Cependant, contrairement

⁶ La version française du roman publié en anglais dans la série « Dear Canada » / « Cher Journal », consacrée aux romans sous forme de journal intime dans lesquels « des jeunes filles racontent des événements qui ont marqué l'histoire canadienne ». (<https://www.scholastic.ca/editions/livres/collections/cherjournal/livres/prisonniersdelagrandedeforet.htm>)

aux récits des auteures québécoises, Skrypuch ne présente pas cette expérience comme un trauma indicible : « Anya et Stefan [son mari] racontaient *souvent* à leurs enfants des histoires de l'époque du camp d'internement » (p. 210 ; nous soulignons). La note historique jointe au livre contient aussi des informations qui semblent atténuer l'horreur des camps au Canada. L'auteure parle des persécutions subies par les Ukrainiens dans leur propre pays et souligne l'existence des camps d'internement russes et autrichiens. Néanmoins en cherchant une explication des mesures appliquées par le gouvernement d'Ottawa, elle revient à « l'hystérie collective envers les étrangers [...] dans la population canadienne » (p. 217) et au problème des profits économiques tirés du travail imposé aux prisonniers. La tonalité réconciliatrice du récit, manifestée entre autres par la présence autour de l'héroïne non seulement des xénophobes mais aussi des personnages canadiens bienveillants, n'empêche pas des interprétations transhistoriques qui, comme chez les auteurs québécois, mettent en parallèle l'expérience de Spirit Lake et la Seconde Guerre mondiale, par exemple par l'association du récit d'Anya au journal d'Anna Frank (Ledohovski, 2013, p. 208, Świetlicki, 2023, p. 84).

Est-il alors juste d'appliquer à Spirit Lake le terme de camp de concentration, comme le font les auteurs québécois ou d'éviter cette appellation fortement connotée par le totalitarisme ? La première stratégie, avertissant sur le danger du retour de l'Histoire, semble fondée, si on tient compte des propos d'Hannah Arendt qui rappelle que « les camps de concentration [...] se distinguaient par le fait de n'être pas des institutions pénales. [...] Ils étaient chargés des 'éléments indésirables' [...] » (cité dans Becker, 2008, p. 101). La dimension irénique de l'ouvrage de Skrypuch a pour but la consolidation de l'image d'un Canada qui confronte son passé honteux mais révolu où le concept même de sujet ennemi et/ou indésirable ne peut se concevoir.

4. Conclusion

Les récits de Spirit Lake sont *périphériques* à plusieurs égards. Retraçant un épisode oublié de la guerre, éloigné des champs de bataille qui ont marqué à jamais les imaginaires collectifs, ils abordent des expériences apparemment marginales pour la mémoire québécoise⁷. Une autre dimension de la périphéricité des textes étudiés concerne leur position dans la vie culturelle du Québec. Ce sont des ouvrages soit appartenant à la littérature populaire ou pour jeunesse, soit – dans le cas du roman de Massicotte – relevant d'une petite maison d'édition au rayonnement limité. Tout ceci fait que ces ouvrages ne trouvent pas de retentissements importants auprès de la critique universitaire. Cependant justement leur caractère populaire semble révéler un besoin vital, indépendant des grandes narrations commémoratives institutionnelles,

⁷ Sur d'autres contextes périphériques dans les études sur la Grande Guerre voir Barker et al. (Eds.) (2018).

de la mise en question des mythes victimaires. Paul Ricœur décrit le phénomène de mémoire empêchée en tant qu'une pathologie provoquée par des traumatismes inconscients, oubliés ou sublimés. Le philosophe traite ce problème sur le mode clinique. En se référant aux concepts freudiens de *remémoration*, *répétition* et *perlaboration*, il l'associe à une maladie ou une blessure (Ricœur, 2000, pp. 83–97). Vus sous cet angle, les ouvrages qui cherchent à sortir de l'oubli les victimes de Spirit Lake, qu'ils aient une vocation dénonciatrice ou réconciliatrice, s'offrent comme une thérapie, d'autant plus que « le trauma demeure même quand il est inaccessible, indisponible » (p. 576). En 1999, en commentant l'importance du mythe de la crise de la conscription, Robert Comeau observait : « Les Québécois ne semblent avoir retenu de la Grande Guerre que cette manifestation, sanglante certes, mais sans commune mesure avec l'horreur des tranchées que pourtant de nombreux Canadiens ont connue » (cité dans Cambron, 2012, p. 32). Cette remarque correspond au problème de « déficit critique » envers soi causé par la mémoire empêchée bloquant le travail libérateur de deuil, le sentiment de responsabilité et le pardon (Ricœur, 2000, p. 96–97). Le traitement de la maladie de la mémoire entrepris par les romanciers soucieux du trauma de Spirit Lake annonce une autre perception des victimes d'une Grande Guerre québécoise, dans sa dimension périphérique, et de la Grande Guerre dans sa globalité, ce qui, pour reprendre les expressions ricœurniennes, permet d'extraire « des souvenirs traumatisants leur valeur exemplaire » (Ricœur, 2000, p. 107). Et l'exemplarité de la révélation insoupçonnée du cauchemar concentrationnaire ne se limite pas aux contextes strictement canadiens. Dans son étude de la genèse des camps de concentration Annette Becker rappelle qu'entre 1869 et 1918 de nombreux non-belligérants, femmes, enfants, vieillards, connaissent les violences extrêmes dans les établissements construits dans plusieurs pays du monde en guerre (Becker, 2008, pp. 101–102) qu'il est aisé de comparer à Spirit Lake. Leurs destins attendent toujours la sortie de l'oubli auquel les a condamnés la grande Histoire. La littérature donnant un nouveau sens au qualificatif *mondiale* dans l'appellation de la guerre de 14-18, révélant l'existence des camps qui aujourd'hui paraissent comme un laboratoire des atrocités futures peut servir de remède contre cette maladie de la mémoire. Et dans ce sens les ouvrages périphériques dévoilant l'existence de l'antichambre des horreurs du XX^e siècle dans le paysage paisible au bord du Lac de l'Esprit pourraient avoir un rôle pionnier pour des nouvelles approches de la Grande Guerre non seulement au Québec.

Références

- Barker, A. et al. (Eds.). (2018). *Personal Narratives, Peripheral Theatres: Essays on the Great War (1914–1918)*. Springer.
- Becker, A. (2008). La genèse des camps de concentration : Cuba, la guerre des Boers, la grande guerre de 1896 aux années vingt. *Revue d'Histoire de la Shoah*, 189, 101–129.
- Bégin, P.-L. (2012). Mot de l'éditeur. In P. Falardeau, *Le Jardinier des Molson. Scénario* (pp. 9–13). Éditions du Québécois.

- Bergeron, C. (2019). *Les Amants maudits de Spirit Lake*. Centre France Livre De Borée.
- Biron, M., & Parenteau, O. (2012). La guerre dans la littérature québécoise. *Voix et Images*, 2(110), 9–14.
- Branach-Kallas, A. (2014). *Uraz przetrwania. Trauma i polemika z mitem pierwszej wojny światowej w powieści kanadyjskiej*. Wydawnictwo Naukowe Uniwersytetu Mikołaja Kopernika.
- Branach-Kallas, A., & Sadkowski, P. (2018a). *Comparing Grief in French, British and Canadian Great War Fiction (1977–2014)*. Brill Rodopi.
- Branach-Kallas, A., & Sadkowski, P. (2018b). Le Canada dans la Grande Guerre à la lumière des approches anglophones et francophones au début du XXI^e siècle. *TransCanadiana*, 10, 48–67.
- Brien, S. (2008). *Spirit Lake*. Gallimard Jeunesse.
- Cambron, M. (2012). Le discours sur la Grande Guerre. Demande d'histoire. *Voix et Images*, 2(110), 15–33.
- Courtois, Ch.-Ph., & Veyssière, L. (Eds.). (2015). *Le Québec dans la Grande Guerre. Engagements, refus, héritages*. Septentrion.
- Dubé, M. (2015). Préface. In G. Massicotte, *Spirit Lake, 1915-1917* (pp. 13–16). Les Éditions du Quartz.
- Kirouac-Massicotte, I. (2013). Spirit Lake. Un camp de concentration au cœur de la forêt abitibienne. In D. Chartier, M. Parent, & S. Vallières (Eds.), *L'idée du lieu* (pp. 163–185). Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire, Université du Québec à Montréal.
- Ledohowski, L. (2013). "The Compulsion to Tells Falls on the Next Generation": Ukrainian Canadian Literature in English and Victims of the Past. In J. Henderson, & P. Wakeham (Eds.), *Reconciling Canada: Critical Perspectives on the culture of Redress* (pp. 198–214). University of Toronto Press.
- Massicotte, G. (2015). *Spirit Lake, 1915–1917*. Les Éditions du Quartz.
- McIntosh, A. (2018). Internement des Ukrainiens au Canada. In *L'Encyclopédie Canadienne. Historica Canada*. www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/internement-des-canadiens-dorigine-ukrainienne
- Richard, B. (2015). Le Québec face à la conscription (1917-1918). In Ch.-Ph. Courtois, & L. Veyssière (Eds.), *Le Québec dans la Grande Guerre. Engagements, refus, héritages* (pp. 113–130). Septentrion.
- Riceur, P. (2000). *La mémoire, l'histoire, l'oubli*. Seuil.
- Roy, P. E. (2020). Internement au Canada. In *L'Encyclopédie Canadienne. Historica Canada*. www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/internement-1
- Rousset, D. (1946). *L'Univers concentrationnaire*. Minuit.
- Sadkowski, P. (2017). La Grande Guerre dans la littérature canadienne-française et québécoise. *TransCanadiana*, 9, 37–51.
- Skrypuch, M. F. (2008). *Prisonniers de la grande forêt. Anya Soloniuk, fille d'immigrants ukrainiens*. Texte français de M. Faubert. Éditions Scholastic.
- Świetlicki, M. (2023). *Next-Generation Memory and Ukrainian Canadian Children's Historical Fiction. The Seeds of Memory*. Routledge.
- Theeten, G. (2015). *La Grande Guerre revisitée*. Droz.
- Thompson, J. H. (1991). *Les minorités ethniques pendant les guerres mondiales*. La Société Historique du Canada.
- Viart, D. (2005). Écrire l'Histoire. In D. Viart, & B. Vercier, *La Littérature française au présent. Héritage, modernité, mutations* (pp. 125–206). Bordas.
- Wieviorka, A. (1997). L'expression « camp de concentration » au 20^e siècle. *Vingtième Siècle, revue d'histoire*, 54, 4–12.